

connaissait. A la table d'hôte des hôtels c'était un feu roulant de joyeux propos.

Aux buffets des chemins de fer on entendrait voler une mouche...

Est-ce un progrès? Ne faut-il pas regretter un peu ce bon vieux temps où l'on avait en toutes choses moins de prétentions et plus de cordialité?

Plusieurs de nos confrères ont raconté un mot attribué à un Wagnerolâtre.

C'était à l'issue des représentations de la fameuse tétralogie.

—Délicieuse rêverie que cette admirable page, dit le Wagnerolâtre qui répond, à ce qu'il paraît, au nom de Reubsaet. C'est de l'opium.

La confession était naïve.

Mais il y a sur Wagner un autre mot beaucoup plus spirituel.

Auteur: Aimé Maillart, le regretté auteur des *Dragons de Villars*.

Maillart avait assisté, à Bruxelles, à une représentation du *Vaisseau fantôme*, qui tomba du reste à plat. A la sortie, on demandait à Maillart son avis sur cette musique à la fois bruyante et ennuyeuse:

—Ce que je lui reproche, dit le compositeur avec cet air narquois qui lui était familier, c'est de vous donner l'envie de dormir en vous empêchant de la satisfaire.

A propos de musique, voici que Félicien David triomphe sur toute la ligne, à présent qu'il est mort.

Tous les théâtres lyriques se disputent l'honneur de reprendre ses œuvres:

Lalla-Roukh à l'Opéra-Comique;

La Perte du Brésil au Lyrique;

Peut-être même *Herculanum* à l'Opéra.

C'est ce que j'appellerai le renouveau de la mort.

Toujours vraie donc la réflexion mélancolique de Berlioz disant:

—On ne m'appréciera que lorsque je n'y serai plus... J'irai à la gloire en *corbillard-express*...

Une femme d'esprit que Mme de X.....

Son salon est un des derniers salons où l'on sache causer. Il se fait là, en un soir, des douzaines de nouvelles à la main charmantes, qui se perdent faute d'un récolteur.

La conversation était tombée, l'autre jour, dans l'intimité, sur un écrivain contemporain que je ne nommerai pas, mais que vous reconnaîtrez peut-être au signalement.

Le dit écrivain affecte de faire toujours parade d'une érudition indigeste et mal ordonnée qui n'aboutit qu'au fatras, son style étant aussi trouble que son savoir.

Impossible de s'y reconnaître dans ce pêle-mêle d'idées et de phrases.

—X.... dit la maîtresse de la maison, c'est un sac de nuit qui se prend pour une armoire...

PIERRE VÉRON.

LES FAUTES DE LA POLITIQUE PRUSSIENNE

En 1871, la Prusse a exigé de la France la cession de l'Alsace-Lorraine; ces deux provinces n'ont pas été consultées, elles n'ont pu exprimer leurs vœux. La force seule les a démembrées de la France.

Cette annexion a été une grande faute, on en convient aujourd'hui. Le gouvernement prussien n'a pu, malgré ses efforts, gagner les sympathies des Alsaciens; il a devant lui tous les obstacles inhérents à une domination qui n'est pas acceptée.

D'autre part, le démembrement a fait au cœur de la nation française une blessure que le temps rend de plus en plus douloureuse.

Le gouvernement prussien sait parfaitement aujourd'hui que le rapprochement entre la France et l'Allemagne sera impossible tant que cette pomme de discorde n'aura pas disparu.

Qu'il eût été plus habile de n'imposer à la France aucune cession territoriale!

La contribution de guerre, quel qu'en eût été le chiffre, n'eût pas été un obstacle au rétablissement rapide des relations amicales entre les deux peuples; les rapports commerciaux, si nécessaires à la prospérité de l'Allemagne, se seraient promptement rétablis, et la crise commerciale et financière dont les Prussiens auront à souffrir de plus en plus, ne se serait jamais produite.

La perte de l'Alsace pèsera éternellement sur les relations diplomatiques. Le devoir de la France est de se recueillir, de s'isoler, pour ainsi dire, et de ne prendre aux affaires générales que la part strictement indispensable.

Tout homme d'Etat peut prévoir, dès ce moment, une guerre de premier ordre entre les deux empires du Nord.

Dans cette hypothèse, les dispositions de la France seront évidemment, pour le gouvernement de Berlin, une cause d'infériorité, et même constitueront un danger vis-à-vis de la Russie, parce que la prudence la plus vulgaire exigera qu'on laisse sur les frontières de France une armée d'observation qui affaiblira les forces dirigées sur l'ennemi.

Les danger serait assurément plus grand, supposé que le gouvernement de la République française jugeât que l'heure de la revanche eût sonné.

En ce cas, ce que la guerre de 1866 fut pour l'Autriche, vaincue parce qu'elle scinda ses forces pour les opposer à la Prusse et à l'Italie coalisées, la campagne dont il s'agit le serait pour la Prusse.

On ne conçoit pas que des hommes d'Etat, vraiment dignes de ce nom, n'aient point prévu un tel danger.

Si M. de Bismark s'élevait aux saines conceptions de la politique, il verrait que l'intérêt majeur de son pays exige la restitution de l'Alsace.

L'historien qui étudie les annales de la Prusse, y rencontre bon nombre de fautes politiques, qui ont exercé une influence désastreuse sur les temps qui ont suivi. Nous signalons quelques-unes de ces fautes.

En 1648, le traité de Westphalie remania la carte politique de l'Europe orientale. L'électeur de Brandebourg, qui ne portait pas encore la couronne royale, acquit la Poméranie ultérieure, le comté de Hohenslein, le territoire de Madgebourg, de Minden, de Kamin et d'Halberstadt.

La Poméranie, bornée par le Brandebourg au sud, et par la Baltique au nord, aurait dû appeler l'attention des négociateurs prussiens au congrès de Munster sur l'opportunité de l'acquisition de la Courlande. La politique prussienne n'y songea même pas; la spoliation des évêchés était à cette époque la préoccupation unique de l'Electeur.

L'incorporation de la Courlande à la Prusse au-